

MEMDUH KARAKULLUKÇU

Membre fondateur du conseil exécutif du Global Relations Forum, partenaire fondateur de Kanunum, président de Kroton Consulting

Steven Erlanger, correspondant diplomatique en chef pour l'Europe au *New York Times*

Memduh Karakullukçu, dont j'assassine probablement la prononciation, est, comme vous pouvez vous en douter, un intervenant turc, membre fondateur du conseil exécutif du Global Relations Forum, partenaire fondateur de Kanunum et également président de Kroton Consulting.

Memduh Karakullukçu

À dire vrai, je suis un Turc avec un nom plutôt égyptien. Memduh est plus courant en Égypte qu'en Turquie si mes informations sont exactes. Je suis ravi d'être ici à Abou Dabi et d'être une fois de plus un invité de la WPC, donc je remercie les organisateurs, Thierry et bien sûr la ville d'Abou Dabi de nous recevoir. À chaque fois que je suis invité à m'exprimer sur le sujet du Moyen-Orient, je suis à la fois inquiet et intrigué. Inquiet car ma vie quotidienne tout le reste de l'année se focalise sur des questions comme les monnaies numériques, la situation énergétique mondiale, donc davantage sur les aspects géoéconomiques ou géotechnologiques du monde. J'ai préparé des remarques sur de nombreux sujets, mais pas pour le Moyen-Orient, d'où mon inquiétude.

Steven Erlanger

C'est peut-être mieux ainsi.

Memduh Karakullukçu

C'est peut-être mieux en effet, c'est la partie qui m'intrigue, car j'ai bien conscience que beaucoup d'événements se produisent dans cette partie du monde, et quand je prends un peu de recul pour observer la région sur une année entière, des motifs très inhabituels se dessinent, et cela m'intrigue. La perspective de ce que je pourrais découvrir à la fin de mon analyse fait monter ma dopamine. Je pense être le seul des orateurs de mon panel de l'an dernier et une fois encore, j'étais dans le panel sur le Moyen-Orient. Notre conclusion à l'époque, c'est qu'il y avait quelque chose de positif dans l'air, les tensions semblaient s'apaiser et il y avait une impression de désescalade. Je pense que cela s'est avéré juste dans une certaine mesure. Cette année nous avons vu un certain nombre de tensions principales se calmer. La Turquie était au centre de plusieurs d'entre elles, avec les Émirats arabes unis, l'Arabie saoudite, l'Égypte et au sein du CCG, il y a eu des améliorations sur le front Qatar – Arabie saoudite. Nombre des tensions qui nous alourdissaient semblent s'être adoucies et c'était ce que l'on attendait, donc je pense que nous avons vu juste. La situation en Lybie est à nouveau tendue mais au moins nous ne sommes pas dans une situation de guerre ouverte. La situation syrienne est toujours compliquée mais je pense qu'il est juste de

dire, heureusement, que ce n'est pas une guerre civile active. Cette année, pour l'avenir, mes inquiétudes sont liées à la situation en Iran et la situation en Irak et au Liban.

Laissez-moi revenir au scénario « il y a quelque chose dans l'air ». Je pense que notre impression était juste, mais incomplète car je ne me suis pas rendu compte à l'époque que cette impression dans l'air dépendait du pragmatisme de la plupart des acteurs. Ce n'est pas la sagesse qui a mené l'assouplissement à long terme, c'est un simple pragmatisme. Après avoir observé l'année qui s'est écoulée, je peux dire que le pragmatisme s'est transformé en « hyperpragmatisme ». C'est-à-dire un pragmatisme sans ancrage et cela m'inquiète un peu car je pense que ce genre de pragmatisme est inefficace pour gérer collectivement les défis à long terme. Avant que j'explique mes propos, laissez-moi d'abord aller à la conclusion car cette année plus que jamais j'ai l'impression que Thierry souhaite que nous soyons précis, concis, ouvert et direct ; je vais donc vous livrer tout de suite mon argument principal.

Je pense que nous sommes à présent à un stade où les acteurs du Moyen-Orient, y compris mon pays, l'Arabie saoudite, et le CCG sont puissants pour différentes raisons et ont adopté une approche hyperpragmatique pour les défis régionaux. Cela signifie que les accords, manœuvres et marchés rapides sont devenus la pratique courante. Mon observation est que l'Occident en général, mais l'Europe en particulier, se sent exclue de ces manœuvres politiques rapides. C'est d'après moi une conséquence structurelle inévitable dans la mesure où l'hyperpragmatisme n'est pas le point fort de l'Europe, ni sa posture la plus avantageuse, tout du moins dans l'histoire récente. Cette distanciation plutôt inhabituelle des lignes rouges historiques idéologiques, religieuses et culturelles au profit du pragmatisme est probablement juste une phase dans certaines parties de la région. Les institutions et structures de longue date en Europe peuvent résister à cette phase. Je ne pense pas que l'Europe devrait compromettre ce en quoi elle est douée, nous aurons besoin de ces structures pour amener les acteurs du Moyen-Orient autour de la table et gérer les problèmes à long terme, du chômage des jeunes au problème nucléaire iranien, des crises climatiques à la situation israélo-palestinienne.

Voilà la conclusion, mon thème principal.

Fondamentalement, nous sommes actuellement dans une phase de transitions multiples, que certains appellent une ère de polycrise. Dans un monde idéal, c'est un temps où nous pourrions grandement bénéficier de politiques nationales prédictibles et d'un certain degré de coordination entre les acteurs clés pour adresser collectivement les problèmes. Cependant, au lieu de cela nous avons l'inquiétude et l'impuissance généralisée à propos de problèmes urgents comme les crises de l'énergie et de l'alimentation. Cela impose une hégémonie du pragmatisme national qui entretient un climat d'imprévisibilité mutuelle et éventuellement de défiance. Un tel hyperpragmatisme peut être et a été constructif parfois, comme dans l'accord sur le grain médié par la Turquie. Le pragmatisme ascendant pourrait bien être la meilleure réponse à l'incertitude grandissante et les transitions dans certains cas. L'inconvénient, ce sont les normes, équilibres et alliances qui ont donné une certaine structure et prédictibilité à la région et au monde, et qui sont à présent en pleine érosion sous nos yeux. Le marché mondial de l'énergie est un très bon exemple de cette dynamique car je pense que les principaux axes de cette structure ont été rompus et toutes les nations sont sur la voie du pragmatisme pour obtenir des stocks durables et une sécurité nationale de l'offre, ce qui sape et fragmente l'entière structure des marchés mondiaux de l'énergie. Je ne vais pas élaborer

davantage sur ce point mais c'est un bon microcosme pour observer comment l'incertitude et les dynamiques changeantes du pouvoir font le lit des réflexes nationaux et du pragmatisme qui érode les structures existantes et, plus gravement, la confiance qui les sous-tend.

Est-ce qu'il y a une meilleure façon de gérer l'inquiétude croissante et la polycrise du Moyen-Orient ? Nous pouvons choisir la rationalité cartésienne et tenter de déchiffrer le futur pour prendre des positions stratégiques. Je pense que c'est ce à quoi Thierry faisait allusion plus tôt, mais je ne pense pas que nos outils mentaux ou nos machineries d'État soient faits pour ça. Nous pouvons espérer l'intervention d'une grande puissance pour absorber l'incertitude grandissante dans la région. C'était principalement le rôle des États-Unis dans la région pendant plusieurs décennies mais les États-Unis ont pris leurs distances par rapport à ce rôle donc nous ne pouvons pas compter là-dessus. On peut avoir un groupe de grandes puissances dans la région qui se répartissent une partie de l'incertitude générée par les transitions. L'engagement des États-Unis, de la Russie, de la Chine dans la région pourrait être un reflet de cette possibilité mais malheureusement les tensions entre grandes puissances ajoutent encore de la complexité à la région plus qu'elles n'en déduisent. Donc essentiellement cela laisse le pragmatisme à grande vitesse des acteurs régionaux pour gérer les défis urgents et le report des problèmes structurels à long terme non résolus.

Il y avait donc bien quelque chose de positif dans l'air au cours de l'année passée qui a amélioré les relations entre certains acteurs clés de la région. Cependant, ce souffle positif venait principalement d'une transition politique vers le pragmatisme plutôt que de l'acquisition d'une sagesse à long terme. Il est difficile de prédire si on peut accrocher la stabilité à long terme autour de ce pragmatisme ou si cela va rendre les problèmes encore plus insolubles à l'avenir ? Cette question va être au centre de mes inquiétudes et de celles de probablement la plupart d'entre nous dans les années à venir.

Steven Erlanger

Laissez-moi vous poser une question beaucoup plus spécifique. Votre président Erdogan va bientôt faire face à une élection et semble très inquiet à ce propos. Il jongle avec de nombreuses puissances et agace beaucoup de monde, notamment l'OTAN, les États-Unis, la Russie également. Il fait du pied à la Russie et n'applique aucune sanction. Est-ce qu'il peut continuer comme ça avec une économie qui s'écroule ou va-t-il commencer une nouvelle guerre dans le nord de la Syrie ou avec la Grèce ? Quelle est votre opinion ?

Memduh Karakullukçu

Très simplement, je ne pense pas que le président Erdogan ou la Turquie va lancer une guerre. Je pense que les problèmes et les tensions avec la Syrie et la Grèce sont gérables par le mode pragmatique dont j'ai parlé.

La Turquie a suffisamment de marge de manœuvre avec la plupart des acteurs essentiels pour assurer la sécurité sur sa frontière sud. Les problèmes avec la Grèce sont anciens et ont leur propre dynamique. Deux membres de l'OTAN ne vont pas entrer en conflit l'un avec l'autre. Donc je pense que ces deux défis peuvent et vont être gérés sans guerre.

Steven Erlanger

Pensez-vous qu'il va se permettre de perdre les élections ?



Memduh Karakullukçu

Eh bien, c'est un système démocratique, ce sont des élections. S'il perd, il perd. S'il gagne, il gagne.

Steven Erlanger

Let's see, comme on dit en anglais, nous verrons bien.